

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Nuée ardente **Une célébration de la création en philosophie**

Francine Gagnon

Volume 33, Number 6 (198), December 1991

Le travail de la création

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32026ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, F. (1991). Nuée ardente : une célébration de la création en philosophie.
Liberté, 33(6), 37–40.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

FRANCINE GAGNON

NUÉE ARDENTE

UNE CÉLÉBRATION DE LA CRÉATION EN PHILOSOPHIE

La création fut le premier acte de sabotage.

Cioran

Écrire? Un jour, à la dérobée, de caprices en tourmentes, peut-on expliquer cette manie qui consiste à laisser des empreintes çà et là, et ici plutôt qu'ailleurs?

Y a-t-il un commencement, sorte d'arrière-monde où les mots seraient dépositaires d'un pouvoir de transmission originel? Sorte de banquet ludique où le mouvement serait sa propre fin?

J'y verrais surtout le pendant comique d'une appréhension du monde qui se présente de façon fragmentaire, bribes d'histoires promises aux Saintes Écritures qu'il s'agit de reformuler au profit d'un soi qui n'attend plus le grand Soir mais, de préférence, le petit matin.

Entre les images et les idées, il y a un carrefour où chacun loge le désir de formuler ses actes de sabotage du quotidien, laissant aux mots le loisir de rebondir sur les surfaces qui se prêtent au paradoxe. Bref, tel un miroir convexe, lequel retient, conserve, ajoute une perspective, fait entendre un son de cloche, signale une dérive ou tout simplement une humeur.

Prétention que tout cela? S'il n'y a pas de promesses d'illumination, que reste-t-il du simple fait d'écrire? Peut-on convoquer ces grands concepts universaux que sont le Bien,

le Beau et le Vrai en tant que buts ultimes, cibles sans cesse repoussées, comme la flèche qui accomplit la moitié du chemin, entre l'arc et l'écorce?

À la limite, ce problème m'apparaît insoluble. Entre parler de création et créer, il y a un monde. Un monde de petites marques liminales — les scrupuleux diraient séminales, les langoureux, libidinales — qui séparent les préoccupations d'un temps de celles qui envahissent l'espace déjà serti de tous les palimpsestes insistants. Inquiétants comme la mémoire. La mienne vacille dès qu'il est question de trouver le moment qui a fait sauter les points d'ancrage de mon univers bucolique, où une seule hantise troublait la langueur des jours: compter les nuages. Aucun livre en vue. Même les miroirs laissaient échapper l'odeur âcre de la langue verte. Bien sûr, il y avait des signes, en l'occurrence un quatre-chemins flanqué de sa croix, sorte de girouette délimitant l'espace avant même que les fidèles n'aient songé à lui tourner le dos. Puissant symbole qui faisait la navette avec l'au-delà, mais où les images, d'abord enregistrées, finissaient le plus souvent par être chloroformées. Seule sortie hors de l'aile cloîtrée de ce lieu de contes, de légendes et d'autres fourmillières évanescentes, il me restait les nues.

La rencontre avec l'écriture suivra le cours des choses¹. Je fus précisément attirée par elle, la chose, et la philosophie est venue ouvrir une porte, axe sur lequel des gonds criards ne cesseront de tourner comme les pages d'un livre trop longtemps écornées.

Au moment où, ahurie, je découvrais un univers quasi impossible à *désépaissir* — tant les traces du tout-venant viennent s'agglutiner au corps boulimique du Livre — a

1. Il y eut également une rencontre déterminante. Et il y eut un soir et maintes matines. Qui m'ont donné toutes les raisons de poursuivre cette lubie de jeunesse et la délectation de nombreux jeux d'esprit. Mais ceci est une autre histoire.

commencé à circuler la rumeur de la fin prochaine du règne des philosophes. Mes nuits, que l'encre avaient noircies, devenaient des gouffres autour desquels des fossoyeurs devisaient. Un ultime décret devait tomber à la suite de cette logomachie, une tombola où chacun ramasserait quelques miettes comme autant de reliques d'un temps immémorial, tandis que quelques thuriféraires se paieraient eux-mêmes avec la fausse monnaie de leurs rêves de grandeur. Force est de constater que la philosophie, en train de disparaître sous la tutelle de tout un chacun, spécialistes chevronnés de l'humain, est en passe de devenir un domaine pour le moins ésotérique.

À bien y songer, je m'en remets volontiers à la pérennité du mystère qui entoure le Sage, immortel ami des vérités déchirantes. Je préfère chercher dans la lumière de midi, entre le savoir des futuribles et l'éclatement des *memorabilia*.

On laisse entendre que toute création ne serait que littéraire, comme si le monde n'était né que du verbe des seuls rhapsodes. Du reste, on vient de découvrir, sous une plume autorisée, que la philosophie est avant tout «création de concepts²». À ce titre, elle participe du vertige devant ce qui arrive. Fallait-il parcourir autant de rayons encombrés dans la Grande Bibliothèque universelle pour en arriver à ce constat, somme toute, inactuel? Il semble que l'on doive, plus que jamais, forcer les frontières des spécialités et fiancer les polygraphes, peu importent les genres. Nul besoin d'une muse accréditée ou de quelque *deus ex machina* pour rendre compte d'impressions reflétant la clameur du temps. Bref, si la pichenette qui pousse à écrire reste insaisissable, quelle est l'inquiétude qui émerge de cette activité pour le moins étrange?

2. Gilles Deleuze, écrit en collaboration avec Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie?*, les Éditions de Minuit, Paris, 1991. Voilà, du reste, une œuvre qui abonde en concepts originaux et un auteur qui est un infatigable démiurge, capable de renouveler le monde au gré de ses «intensités».

J'essaie en vain de m'expliquer l'urgence d'écrire, mais, devant la prolifération des énigmes, je revois les traînées de nébuleuses caressant l'échine des Appalaches. Rien de précis. Une dépossession là où on voudrait voir un attelage.

On dit également que la philosophie arrive à la fin de la création, quand tous les cris ont été entendus, que toutes les guerres ont été menées, autour de soi, hors de soi et en soi. Autrement dit, la philosophie serait cette grande synthèse qui conférerait un sens à ce qui se présenterait de façon chaotique, sans dessus dessous. Peu s'en faut. Il s'agit encore et toujours de se laisser captiver par ce qui trouble, touche, surprend, hérisse, comme par ce qui ravit. Récits de séduction où littérature et philosophie font cortège sans que jamais ne soit déchiré le voile des apparences. Une croûte terrestre à mastiquer, à ruminer... jusqu'à ce que mordre s'ensuive!